

sa chair mutilée était demeurée trop souffrante, son esprit trop droit, son cœur trop bon et sa conscience trop exigeante pour un temps trop inhumain. Et aussi parce qu'il se refusa à transplanter son jardin de Bérénice vers quelque Oronte moins cruel, mais qui n'eût pas été celui au bord duquel il était né.

Par un jour de neige glacée, nous nous sommes, nombreux, inclinés devant son visage de cire dont l'un de ses fils a pieusement et justement noté qu'« il ressemblait au masque mortuaire de Pascal ». Même spiritualité! Même candeur! « Gardez dans vos cœurs son image et préservez-la de l'oubli qui tue une seconde fois. Je vous confie, Messieurs, le souvenir de Jacques FRANK, héros à dix-huit ans, mutilé à vingt ans, avocat sans défaillance, et Français sans reproche : de Jacques FRANK, martyr.

M. LUCIEN VIDAL-NAQUET

PAR PAUL ARRIGHI

Il est des destins qu'on voudrait n'évoquer qu'à voix basse.

Inséparable du souvenir, la douleur n'est-elle pas toujours là, sourde, lancinante, prête à ressurgir.

Et cette douleur n'exige-t-elle pas un recueillement presque silencieux...

★★

Et pourtant, quels somptueux présages n'accompagnent-ils pas Lucien VIDAL-NAQUET lorsqu'il s'élançait vers sa vie d'homme : il a vingt ans en 1918!

1918! l'Armistice en Forêt de Compiègne — la France meurtrie, mais la victoire si belle! et définitive... La Paix signée au château de Versailles!!! Georges CLEMENCEAU est encore le Père la Victoire!!! Les précieuses de Genève feront bientôt parler d'elles et les peuples croiront avoir une conscience le jour où Aristide BRIAND déclarera la Paix au monde.

A Paris, où vingt-deux Nations sont représentées, les Ballets Joss attirent les foules éprises de jouissance, les Ballets Joss qui, pourtant, avec une mordante cruauté, osent encore, au mépris de l'universelle allégresse, montrer à tant de regards incrédules ou insouciant le spectre de la guerre éternelle.

Mais personne ne veut croire à cette philosophie d'un réalisme trop amer pour l'euphorie qui règne — béate.

Nietzsche (qui a prédit le siècle des batailles) est totalement oublié.

**

Lucien VIDAL-NAQUET achève une brève carrière militaire, qu'il ne suppose point recommencer vingt ans plus tard : mobilisé dans l'artillerie légère au printemps de 1919, d'incessantes démarches lui ont permis de partir au front. Après l'armistice, quelques mois d'occupation en Allemagne, et c'est en maréchal des logis qu'il rejoint le foyer paternel.

Doué d'une mémoire exceptionnellement précise, lisant tout et retenant tout, même le Droit, il termine la licence avec le minimum d'efforts et, à l'école — encore libre — des Sciences Politiques, conquiert son diplôme de Science administrative.

Désormais, son existence apparaît tracée au cordeau : il est de vieille souche française et libérale ; pendant les années noires, n'aimait-il pas me rappeler malicieusement que si les Corses sont Français depuis bientôt deux siècles, c'est le Grand Roi qui, par Lettres-Patentes, avait autorisé ses ancêtres à s'implanter à Carpentras et dans le Comtat venaissin.

Neuf générations ont ainsi servi la France, tant en Provence qu'en Languedoc. Quelques autodidactes, à l'origine, pleins de verve et de façon méridionales, pour aboutir à la robe d'avocat à travers le haut négoce et la banque.

Un grand-père austère et sévère, à la puissante personnalité, financier et grand théoricien de l'économie politique libérale impressionnera fort le jeune Lucien.

Mais c'est l'indépendance de caractère et le talent incisif de son père qui le marqueront d'une forte empreinte.

**

Notre confrère Edmond VIDAL-NAQUET aimerait voir son fils suivre son exemple : le culte du foyer, l'amour de notre profession... de beaux livres — somptueusement habillés, des œuvres d'art, de la musique... c'est une sage conception du bonheur dans un vingtième siècle désormais apaisé.

Lucien est séduit. N'est-il pas né pour le Barreau ? N'a-t-il pas respiré : « L'air latin qui nourrit la limpide pensée ». Il aime la dialectique, et sa Provence chaude et colorée lui a donné une langue claire et subtile.

Mais son demi-sourire cache une âme généreuse : il veut, avant tout, servir, servir l'Etat. Quelle meilleure manière que de remplir de hautes fonctions publiques ? et il prépare le concours du Conseil d'Etat.

C'est oublier que notre profession nous marque dès les bancs du lycée et qu'il est vain de vouloir lui échapper.

A cette époque René VIVIANI cherche un collaborateur. Les hasards d'une rencontre... et Lucien VIDAL-NAQUET retourne à son destin : il sera avocat.

Devant lui s'ouvre une existence droite, lumineuse ; une vie professionnelle intense, une culture sans cesse accrue, un bien-être paisible : n'est-ce pas là un séduisant programme ?

Le monde n'a qu'à panser ses plaies. La France est riche et sa primauté n'est pas qu'intellectuelle. L'ère des héroïsmes s'est close alors que le jeune Lucien étudiait encore : décidément, il n'est plus que de fonder un foyer, de plaider en paix et de cultiver son esprit.

Lucien VIDAL-NAQUET sera un grand bourgeois, fier de sa Patrie et ayant le goût de l'universel.

Et les dossiers affluent...

Mais René VIVIANI disparaît et c'est le Président Alexandre MILLERAND qui demande son concours au jeune secrétaire de la Conférence.

A cette école, rien ne sera laissé au hasard. Le dossier, minutieusement fouillé, donnera naissance à une plaidoirie toute entière écrite. Un plan rigoureux, inscrit en marge, à l'aide de formules lapidaires, aisées à retrouver d'un bref coup d'œil, permettra de plaider sans effort, loin des notes, et de mieux suivre, ainsi, la puissance de la démonstration — non pas dans le regard de l'adversaire qu'il ignore — mais sur le visage du magistrat contraint à l'attention.

Un raisonnement sans faille, souvent annoncé par un syllogisme qui en précise les limites, donne à la plaidoirie une impression d'évidence et de force.

Le collaborateur ajoutera quelques grains d'ironie acérée et la perfection sera obtenue.

Et pendant seize années, de 1923 à 1939, chaque jour, nous le verrons traverser les couloirs d'un pas alerte, plaidant, en une langue harmonieuse, un procès financier ou une cause littéraire.

Silhouette mince, toute une vie intérieure et curieuse concentrée dans des yeux pétillants d'ironique intelligence.

« Pince-nez acéré d'un trop subtil regard,

Il ironise et sans pitié... »

Ainsi l'a dépeint l'un d'entre nous dans un quatrain resté célèbre dans notre promotion.

Mais cette ironie était d'une qualité trop rare pour se confondre avec cet esprit de couloir, parfois un peu facile, parce qu'il ne tend qu'à des rires complaisants, à l'aide d'une impitoyable critique.

Une lucidité exceptionnelle lui permettait de réserver au mal une causticité qui, par pudeur, cachait un cœur trop sensible parce qu'épris de justice.

Et cette lucidité restera, dans nos mémoires, le signe de Lucien VIDAL-NAQUET.

Lucidité intellectuelle d'abord ; une large culture classique, l'hérédité paternelle peut-être aussi, avaient créé, en lui, le goût de l'analyse. Avec une extraordinaire aisance, il décomposait toute situation, mettait, en peu de mots, chaque fait à son rang, donnait leur vraie valeur aux hommes et aux choses.

Cette lucidité, née d'un goût suraigu de précision, provoquait souvent, chez lui, un mélange douloureux de claire vision du monde, partant de souffrance.

Il semble que ce soit pour lui que Paul VALÉRY, à qui l'attachait une parenté intellectuelle, ait écrit : « C'est une manière de lumineux supplice que de sentir que l'on voit tout ! »

Et cette lucidité humaniste ne le quitta jamais, lui interdisant toute sclérose de l'esprit, lui permettant de ne quitter Ronsard qu'au profit d'Aragon, d'Eluard ou de Pierre Emmanuel, objet de sa dilection particulière.

Sa lucidité esthétique ne le cédait en rien !

Parce qu'il était un avocat, il savait quitter ses dossiers, flâner à travers Paris, se pencher sur une reliure à la Grollier ou caresser un plein maroquin, apprécier un Modigliani — avec autant d'indépendance d'esprit et de clarté de jugement — qu'un paysage de Poussin, et il n'est pas un concert de qualité auquel il n'assista.

Car dans ce jaillissement vivant et continu qu'est l'art, Lucien VIDAL-NAQUET préférait la musique, préférence plus remarquable chez ceux qui, comme lui, sont — avant tout — de purs intellectuels ; sans doute son amour de l'analyse l'incitait-il à disséquer des états d'âme qu'un Debussy ou un Ravel créait en lui.

Mais, entre les plus grands musiciens, il chérissait Beethoven et la Symphonie où ce grand Allemand — atroce ironie ! — a chanté la fraternité humaine.

Ainsi, esprit curieux de tout, Lucien VIDAL-NAQUET promenait, sans repos, son regard inquisiteur, cherchant dans l'art des émotions plus intellectuelles qu'affectives, et n'abandonnant un objet ou un sujet qu'après en avoir appréhendé l'essence.

Mais ces multiples activités ne l'écartaient pas du drame politique : Très tôt, il eut une vision très nette du danger allemand ; son inquiétude et ses tendances s'exprimaient par cette formule qu'il aimait répéter : « La situation sera grave tant que POINCARÉ sera mort ».

Et parce qu'il avait du bon sens et le sens de l'honneur — ce qui n'est pas incompatible — il prit position avec extrême violence après Munich, et ne cacha pas son dégoût après l'armistice de 1940.

C'est que sous son ironie âcre mais souriante, il cachait une âme pure : il était tout devoir, conscience et désir. Croyant à la mission de chacun, il entendait remplir la sienne, quels que fussent les risques.

Et sa pureté, son refus de transiger, son refus de s'abandonner, son refus d'abandonner certaines valeurs sans lesquelles il ne vaut plus de vivre, allaient subir l'épreuve.

Parce que la pureté n'est pas exclusive de l'action allait naître le temps où il lui fallut se jeter dans la lutte. Agir n'est pas déchoir, même pour un cerveau spéculatif ; il est des hommes pour qui l'action et la souffrance qu'elle comporte sont la forge où retremper leur pureté.

Et ceux-là, seuls, sont vraiment des hommes...

En 1939, trois enfants lui permettaient de demeurer au Palais... A quarante ans, repartir... à quarante ans,

abandonner foyer et profession, ce n'est aisé que dans les livres d'histoire ! Mais, n'écrit-il pas dans son journal intime, qu'il faut conformer ses actes à ses idées et toujours agir pour le peuple par les élites.

Il est de ces clercs qui jugent que leur rang comporte plus de responsabilités que de privilèges.

Et là sera l'origine de la grandeur tragique de son destin.

Donc, Lucien VIDAL-NAQUET se fait mobiliser comme sous-officier d'artillerie. Faute de se battre — lui qui a horreur de la mathématique — il dispense à ses hommes des cours de trigonométrie ; c'est de tout cœur, puisque c'est encore servir ; mais il rêve d'un rôle plus actif — « Je suis devenu combatif !... écrit-il.

Il est de ceux qui sont prêts à se battre en méprisant la guerre, à détruire avec l'idée d'une civilisation supérieure, à tout perdre en gardant le goût du bonheur.

Le 10 juin 1940, le Gouvernement traverse la Loire... Lucien VIDAL-NAQUET roule vers le front pour tenter de rejoindre un poste où il ne parviendra jamais.

Écoutons cette page de son journal où, deux ans plus tard, proscrit par les siens, il se remémore cette nuit de tragique méditation :

« Souviens-toi : au petit matin, après une nuit sans sommeil, où je veillais comme un soldat de garde, au milieu de ces jeunes gens qui, eux aussi, rejoignaient ; cette file d'autos, aux toits chargés de matelas, qui sillonnaient les routes pour s'évader de la menace ; la Cathédrale de Chartres apparaissant dans les feux de l'aurore, dardant ses flèches vers le ciel, comme pour une ardente prière, puis comme un sanglot que le ciel n'a pas entendu ; cette émotion qui me broyait alors à penser qu'il valait bien de mourir pour que ce paysage puisse continuer de vivre, ce sentiment profond et doux de cette France chrétienne pour laquelle Péguy avait donné ses jours et qu'un

athée, comme moi, ressentait au plus intime de lui : la France, Christ des Nations ! oui, j'ai poussé ce cri ; j'ai ressenti ce grand élan, j'ai dit, j'ai cru non seulement que le sacrifice était nécessaire et qu'il me fallait le consentir de toute mon âme, mais encore qu'il serait profitable, et que mon pays ne périrait pas tant que ses fils l'accepteraient avec l'ivresse qui me soulevait. Hélas ! je vis, le sacrifice n'a pas été consommé ; et ce pays, pour qui je voulais mourir comme on veut vivre, détourne de moi ses regards et ne me reconnaît plus pour l'un de ses fils. »

Quelle intense spiritualité chez celui qui ne croyait pas croire !!!

**

Et le drame va développer son inéluctable fatalité : l'idée que Lucien VIDAL-NAQUET s'est faite de son devoir le conduira au sommet de la souffrance, mais, aussi, de l'héroïsme.

Démobilisé, du fond de la Bretagne, il emmène les siens à Marseille, à l'abri du vieux toit familial.

Hélas ! le dernier né ne supportera pas les fatigues d'un voyage à travers les routes encombrées de réfugiés errants, désemparés. En Charente, le jeune Yves s'éteint, épuisé.

Hélas, il est aussi pénible d'évoquer la douleur de ses parents que l'horreur de leur situation.

Le désordre des événements interdit une inhumation, même provisoire.

Et jusqu'aux termes de l'affreux voyage, le pauvre petit être sans vie recevra, dans les bras crispés qui l'étreignent tout au long d'un inexprimable calvaire, la dernière caresse maternelle.

**

Lucien VIDAL-NAQUET est alors en zone libre : aucune prescription barbare ne le menace. Un légitime égoïsme familial justifierait qu'il se consacraît aux siens, spectateur passif et patient du grand drame qui torture le monde.

Mais la France est là qu'il aime tendrement ! Le temps est venu de la capitulation continue, de la volupté des humiliations dites rédemptrices, le temps où d'aucuns désespèrent jusqu'à croire en la perpétuité des défaites.

Le temps est venu où d'aucuns vont contempler le drame, comme un orage dont il importe uniquement de préserver ses biens, son confort, ses avantages sociaux, s'accrochant plus féroce encore à un mythe du bonheur matériel qui constitue la seule raison et le prix de leur existence.

Et pourtant un problème angoissant se pose alors à ceux qui pensent : la France fera-t-elle partie du monde de demain, du monde qui naîtra de cette formidable aventure où l'univers est engagé, comme elle avait, hier, fait partie, et partie capitale d'un monde qui mourait.

Ou bien approche-t-elle du sceau final que l'histoire appose sur les choses mortes ?

La France peut-elle donc mourir ou détient-elle un principe de vie qui participe de l'éternité ?

Telle est l'angoisse qui agite les cœurs. Ce restera la pure gloire de certains, non pas d'avoir résolu le problème, mais de permettre qu'il puisse encore se poser.

**

Lucien VIDAL-NAQUET revient donc à Paris, chez lui. Il a pris position : il n'acceptera jamais.

Dès septembre 1940, dans un Palais demi-désert, troublé, anxieux, il proclame hautement ses dégoûts. Quel sursaut indigné devant chaque compromission, devant chaque manquement à la dignité de la France.

Il faut agir.

Et il agira avec un courage qui fera maintes fois frémir ses amis.

A ceux qui s'inquiètent, il répond, narquois : « C'est ma témérité même qui me sauvera ». Ne cache-t-il pas, ainsi, sa véritable pensée : pour combattre certaines lâchetés ou même simplement certaines tiédeurs, il en est qui doivent savoir se compromettre.

Et, désormais, il faut vivre avec l'ennemi, l'affronter, le défier, ruser lorsque c'est nécessaire, mais, avant tout, agir, lutter et montrer toujours une bravoure sans faille.

Mais personne ne peut s'essayer au jeu du courage solitaire et secret sans rencontrer bientôt le spectre de la peur.

Et lorsque l'on sent, par tous ses pores, que la mort peut être là chaque matin, que demain, peut-être, en tout cas un jour certain, l'on sera là, seul avec elle, il n'est qu'une préoccupation dernière : la recevoir dignement ; une hantise, un intime effroi vous envahissent : non pas la peur de mourir, mais la peur de ne savoir pas mourir, la peur de mourir mal.

Lucien VIDAL-NAQUET, comme les autres, a dû frémir, certains soirs, non pas que le danger fut là, mais parce qu'il pourrait être là, parce que dans la lutte clandestine, il est des jours qui sentent la mort.

**

Mais son sang-froid lucide le préserve longtemps, lui qui, pourtant, dès les débuts, avait risqué l'arrestation.

En novembre 1940, c'est l'époque des premiers balbutiements de ce réflexe qui s'appellera un jour la Résistance. Le Groupe du Musée de l'Homme diffuse un des premiers journaux clandestins. Naturellement Lucien

VIDAL-NAQUET y participe ; il reçoit discrètement chez lui de mystérieux paquets.

Mais un après-midi, au Palais, il apprend qu'un camarade de combat vient d'être arrêté, porteur des noms de ceux qui détiennent ces colis compromettants ; lourde est la menace.

Il quitte en hâte le Palais ; un ami sûr, Maurice ALLÉHAUT l'accompagne ; tous deux méditent la parade à la perquisition imminente. X

Brûler les papiers est une mauvaise solution : la liste saisie accusera quand même.

Par bonheur, une bienfaisante ordonnance des Autorités d'occupation prescrit, à quiconque reçoit un tract subversif, de le remettre, sans délai, aux Autorités allemandes ou françaises les plus proches.

C'est peut-être le salut.

Seul, dans son cabinet, Lucien VIDAL-NAQUET place les documents dans une grande enveloppe, la scelle, et, de sa main, écrit, en grosses lettres : « Monsieur le Commissaire de Police ».

Ce travail terminé, la Gestapo n'est pas encore là.

Aussi, après un dernier regard, pour être sûr de ne rien avoir oublié, il sort, bourgeois paisible, et, du bureau de poste voisin, expédie le message.

A peine de retour, deux Allemands se présentent. Un membre du Conseil de l'Ordre, le visage grave, assiste à la perquisition.

Et commence l'interrogatoire.

Lucien admet volontiers avoir reçu des tracts, mais déclare ne plus les détenir.

— « Qu'en avez-vous fait ? » demande le policier.

— « Je les ai transmis ».

— « A qui ? »

— « A M. le Commissaire de Police, conformément aux ordonnances allemandes », et d'exhiber le récépissé de la

poste, car Lucien, avec son sang-froid, n'avait pas omis de recommander son envoi.

Dégus, les policiers perquisitionnent.

Ironique, Lucien VIDAL-NAQUET triomphe déjà du regard. Mais soudain il se souvient, frémit : un dessin satyrique représentant le Président du Conseil de Vichy déguisé en pierreuse et aguichant Hitler est caché dans l'encadrement d'un portrait du Président Millerand.

Et chaque fois que les policiers passent devant le cadre, Lucien VIDAL-NAQUET dissimule une légitime émotion, sous un visage tranquille.

Enfin, les policiers et le membre du Conseil quittent la place, les premiers les mains vides, le second rasséréiné.

C'est seulement après la Libération que Camille BERNARD apprendra quel dessin léger et subversif le Président Alexandre MILLERAND avait couvert de son autorité.

Ainsi Lucien VIDAL-NAQUET, un des premiers, avait compris comment il fallait résister... en attendant mieux.

**

Cette première victoire allait encore accroître sa témérité.

Les Français s'organisent... au Palais les premiers contacts s'établissent. Le Front National va naître. Lucien VIDAL-NAQUET en fera partie. Sous le pseudonyme de « Ronsard », il écrit dans deux journaux clandestins, « le Palais Libre » et « la Marseillaise ». Et quand débiteront les mesures raciales, dédaigneux, il persistera dans son attitude et se bornera à donner à son activité un tour plus concret.

Dès la défaite, son sens de l'honneur lui avait imposé de lutter ; une menace plus directe ne saurait affaiblir son courage.

**

Et c'est alors qu'il est atteint dans sa profession. Le *numerus clausus* lui interdit le port de la robe. Le Conseil de l'Ordre tente un dernier effort : quelques rares avocats israélites pourront peut-être, eu égard à leur passé exceptionnel, demeurer parmi nous. Lucien VIDAL-NAQUET est parmi les élus. La liste est soumise à Vichy.

Quel conflit chez celui dont l'honneur est si susceptible : *Peut-il*, pour faire vivre les siens, accepter une faveur d'un Gouvernement qu'il réprouve ? *Doit-il* refuser une dérogation qui ne serait jamais qu'une grâce ? D'accord avec M^{me} VIDAL-NAQUET, c'est à ce dernier parti qu'il se range. Mais le Garde des Sceaux de l'époque résout lui-même le conflit : la proposition du Conseil de l'Ordre est rejetée.

**

Le 12 mai 1942, Lucien VIDAL-NAQUET écrit à son Bâtonnier une lettre d'une émouvante simplicité :

« Monsieur le Bâtonnier,

« C'est aujourd'hui qu'aux termes de l'arrêt de la Cour de Paris du 13 février je dois cesser l'exercice de ma profession d'avocat. x

« Plus heureux que mes enfants, j'aurai vu mon Père conserver jusqu'à son décès un titre dont il était fier et dont il avait su m'inspirer le respect.

« Fidèle à mon serment, dans le temps même où la loi m'en délie, je m'interdis d'apprécier la mesure excluant du Barreau un avocat qui n'a jamais éludé aucun de ses devoirs, professionnels, familiaux et nationaux, me bornant à rappeler la parole du Bâtonnier LIUVILLE, exaltant la liberté : « Aime-la, c'est la vie des peuples, c'est leur sang. Quand il ne bat plus dans leurs artères, ils meurent.

« C'est à cet idéal que je veux, en toute sérénité d'âme, adresser, comme un dernier hommage, l'expression de mon attachement et celle de ma foi... »

**

Quel est alors son devoir? Il songe aux Forces Françaises libres, mais une vieille mère, une femme, quatre enfants sont là et le danger rôde autour d'eux.

Aussi bien, quitter le sol de France, même pour se battre encore, cela résonne affreusement à ses oreilles.

Donc son frère, seul, traversera les Pyrénées, l'Espagne. Chef de famille, Lucien demeure, fuyant l'inaction dans la lutte secrète.

**

A Paris, la Gestapo a, depuis longtemps, pillé son appartement. Qu'importe! il revient fréquemment parmi nous, malgré nos supplications angoissées. Son devoir l'exige.

A Marseille où, selon le vocabulaire de l'époque, « il travaille », recueille et transmet des renseignements, cache et oriente les clandestins qui viennent de zone nord, l'occupation se fait plus oppressante : on recense, on enrôle, on déporte. La prudence exige une retraite dans quelque village perdu. Lucien VIDAL-NAQUET n'y songe pas. Et quand les Allemands viennent réquisitionner la maison de famille, obligé de céder partiellement, il se retranche au deuxième étage avec les siens.

Plus la menace pèse, hallucinante parce qu'imprécise, impalpable, plus il juge que son devoir et son destin sont de demeurer là, dans la maison de famille, dans cette Provence latine, où trois cents ans auparavant ses ancêtres se sont définitivement fixés, là où ils ont fait

sonche, sur cette terre à laquelle il se sont rivé, dût-il en périr.

Et lui aussi, avec cette esquisse de sourire qui donnait à sa tristesse la grâce de l'ironie, se plaisait à répéter : « Je ne suis pas un Juif errant! »

Cette attitude ne fut-elle pas là sa dernière et fatale imprudence?

**

Le comportement des soudards, dont chaque nuit il entend les beuveries, provoque en lui un dégoût dont il ne cherche même plus à céler la croissante hostilité.

Et parce qu'il veut quand même continuer le combat, il écarte sa vieille mère : sa femme, au visage humain et doux, demeure à ses côtés, berçant le dernier fils qui vient de naître, elle se prépare à son destin avec l'héroïsme de la lucidité. Les aînés, déjà mûris par l'atmosphère, travaillent à devenir des hommes.

Le foyer vibre, intense et silencieux.

**

Le 15 mai 1944, le drame atteint sa grandeur tragique. M. et M^{me} VIDAL-NAQUET sont là. Le fils aîné va rentrer du lycée. Les deux autres enfants jouent dans le jardin. La Gestapo pénètre.

Pendant que Lucien VIDAL-NAQUET échange de brèves paroles avec les policiers allemands, la mère, calme et sereine dans son abnégation, fait signe aux enfants qui disparaissent par-dessus le mur. Elle rejoint son mari. La captivité commence pour eux deux. Seul le poupon demeure, dédaigné par les bourreaux.

**

Et désormais le grand silence : Marseille, Drancy, Auschwitz où Lucien VIDAL-NAQUET vivait encore en novembre 1944... Puis, de lui, on ne sait plus rien.

On ne sait qu'une chose : c'est que là-bas, riche de son passé d'homme libre, méditant sans doute sur le monde à reconstruire, pensant qu'aux calculs à courte vue, à l'égoïsme sacré, à la vanité du prestige, à la défiance, un jour peut-être s'opposeraient la générosité garante de l'avenir, le sens de la communauté des nations, la mesure réelle des valeurs humaines, la confiance dans l'effort commun des peuples de bonne volonté, — ou bien rêvant, hélas ! à son pays blessé, évoquant ses forêts, ses vergers, ses cathédrales, ses villages, se chantant peut-être — Ronsard, Racine, Verlaine — votre immortelle musique.

Il fut sûrement inapte à l'avilissement, et, sur cette terre de détresse, en dépit de la misère physique, en dépit du froid, de la faim, en dépit des tortures, il dut montrer aux bourreaux que les esclaves ne livrent que leurs corps.

**

De lui et de son héroïque compagne les cendres se sont dispersées dans le ciel allemand.

Autour des camps l'odeur des charniers flotte encore, rappelant cette atmosphère de sang, de sanie et de mort.

Il n'est que de se recueillir devant ce double destin tragique.

Il ne faut pas pleurer ceux qui meurent ainsi.

Ce qui donne sens et richesse au destin misérable de l'homme ce n'est pas sa durée, c'est sa plénitude.

Ceux-là ont librement, en pleine clarté, choisi le sacrifice.

Ceux qui sont revenus, les survivants, perdirent dans la nostalgie d'un idéal atteint mais qui déjà s'estompe...

**

Lucien VIDAL-NAQUET pouvait — comme tant d'autres — fuir une patrie qui, temporairement, ne protégeait plus ses fils.

Lucien VIDAL-NAQUET pouvait — comme tant d'autres — végéter, qui surent attendre que les Dieux se prononçassent.

Lucien VIDAL-NAQUET ne pouvait le concevoir : homme, il a choisi de vivre en homme.

Son destin fut beau, puisqu'il a disparu à l'aube d'un rêve dont la réalisation s'avérait certaine. Cela n'est-il pas mieux que de survivre...

Une immense foule veut vivre. Son idéal ? Celui des bien vêtus et des bien nourris... rien d'autre.

Dans le règne des masses, Lucien VIDAL-NAQUET fut l'homme, l'individu qui pense, qui juge, qui croit que chacun est responsable de tout devant tous, celui qui est — mystère pathétique et inexplicable — une conscience humaine.

Aujourd'hui, s'il n'est pas, hélas ! la justification de nos espoirs, son souvenir est, au moins, une réponse à bien des doutes.